

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an



TOWARZYSTWO
HISTORYCZNO
LITERACKIE



La Marseillaise polonaise.

SOMMAIRE

Vœux de bonne année.

Le Guignol Polonais. — JEAN GRABOWSKI.

Jours en chariot en plein XX^e siècle. — SOUVENIRS D'UNE
RÉFUGIÉE. — CATHERINE SOUKOWKINE.

Six semaines en Pologne. — ROSA BAILLY.

Un Varu de jeunes filles. — FREDRO.

Notre action. — AU COMITÉ LYONNAIS.

BONNE ANNÉE!

Bonne année à vous, chers amis polonais. Vous avez connu les pires souffrances, mais elles ne seront plus qu'un souvenir pour vos enfants. Vous avez la fierté d'avoir, en luttant de toutes vos forces, contre toute espérance, sauvé la patrie en sa vie et son intégrité morale jusqu'au jour de la libération. Les difficultés de la reconstruction sont grandes, mais vous avez triomphé d'obstacles plus grands. Nous connaissons votre patriotisme et votre persévérance, votre intelligence et votre belle culture ; nous n'avons pour vous qu'un souhait à faire : « Ayez confiance en vous-mêmes ».

Bonne année à vous, Français, adhérents de notre Union, lecteurs de notre bulletin. Vous avez dissipé en partie les erreurs et les calomnies qui pèsent si lourd sur la Pologne nouvelle ; vous vous êtes dressés contre la possibilité d'un nouveau déni de justice en Haute-Silésie. La tâche n'est pas achevée ; les ennemis de la Pologne mènent contre elle des campagnes acharnées ; les villes les plus polonaises, Wilno, Léopol, lui sont contestées. Continuez donc à plaider sa cause, au cours de l'année nouvelle.

« Français et Polonais, nous entraînerons le monde. Qu'il suive en nous l'avant-garde de la fraternité humaine ». Puisse 1922, succédant aux chaos de l'an passé, voir se réaliser cette prédiction de Michelet, le grand Français, l'ami enthousiaste de la Pologne, que nous avons adoptée comme devise.



LE GUIGNOL POLONAIS

Le guignol polonais est éphémère : né la nuit de Noël, il disparaît le jour des Rois. Les féroces exploits d'Hérode le Sanguinaire en sont toujours la pièce de résistance, mais ne décident cependant pas de son caractère général.

Le principe religieux s'y allie à l'élément profane. Ce caractère double indique tout de suite la source du répertoire et l'emplacement où ce guignol naquit.

On l'installe premièrement au seuil de l'église, à l'endroit où parvient encore le parfum de l'encens et le son de l'orgue, mais où arrivent aussi le vacarme de la rue et la chanson du passant. Il dut être créé par ceux qui ne perdirent pas le contact de la foule, mais que des liens unissaient à l'Église. Ce furent, avant tout, les écoliers et les membres de la confrérie de Sainte-Catherine. Écoliers, clercs, troubadours, chanteurs ambulants étaient en même temps auteurs et acteurs de ces représentations où les sujets religieux et profanes se mêlaient, se confondaient souvent, poursuivant le double but de développer l'idée religieuse dans la foule en même temps que de l'amuser par des arlequinades et des grivoiseries qui augmentaient les recettes. Il est probable que les représentations données près des églises ne rapportaient guère, car on se décida à changer les rapports entre les spectateurs et le théâtre. Au lieu d'attendre que les curieux allassent au théâtre, c'est le théâtre qui vint à eux, qui les suivit jusque chez eux, fit irruption jusqu'à leurs foyers. Car le trait caractéristique du guignol polonais est d'être ambulant. Caissé et poupées emballées dans une corbeille, le théâtre va de maison en maison, à partir de la nuit de Noël jusqu'au jour des Rois. Pourvu qu'il y ait des spectateurs et deux chaises pour placer la caisse, la représentation peut avoir lieu, le théâtre est prêt.

Quel est donc le répertoire de ce théâtre fondé autrefois par les écoliers et les clercs, et aujourd'hui tellement répandu dans le pays qu'il fait partie intégrante des us et coutumes de la nation ? Les cérémonies de la Nativité s'y répètent toujours, sans changement, mais la partie immuable et principale du répertoire est la tragédie d'Hérode.

Avant que ce roi criminel paraisse sur la scène, une chanson dépeignant sa grandeur puis sa déchéance annonce aux spectateurs que la justice divine ne fera pas grâce au coupable.

Hérode apparaît. En un langage baroque et exagéré, il se vante de sa toute-puissance, de sa gloire,

qui s'étend jusqu'en Asie et en Afrique, jusque « par delà les mers ». Puis il appelle le maréchal de la Cour et lui intime l'ordre de faire égorger tous les petits enfants de Bethléem. Ce dignitaire sort, puis revient, annonçant que les ordres du souverain ont été exécutés avec tant d'exactitude que même le fils d'Hérode n'a pas échappé au massacre. À cette nouvelle, le tyran entonne une complainte douloureuse. Il présente la vengeance du ciel, il tremble. Les petits cœurs enfantins battent bien fort en voyant l'épouvante du roi assassin et, l'imagination aidant, ils n'aperçoivent même pas la ficelle reliant la tête au corps royal. ficelle qui facilitera à la Mort sa tâche qu'elle devra accomplir tantôt. À peine Hérode a-t-il fini son lugubre monologue, que le Diable surgit à ses côtés. Il a des cornes, une fourche, une longue queue et il pousse des cris stridents. Les cœurs des petits spectateurs cessent de battre de frayeur et ne reprennent un peu de calme que lorsque Hérode appelle à son secours la Mort, qu'il préfère encore au Diable.

Sur un sinistre « andante », la Mort, toute blanche, paraît, et Hérode se met à marchander avec elle d'une façon si comique que les enfants n'ont plus peur du tout et que même un sourire éclaire leurs joues vermeilles. Mais la Mort ne se laisse pas toucher. D'un coup de faux, elle tranche la tête du roi; celle-ci roule, traînant après elle la ficelle. Le point culminant de l'émotion et de la joie est arrivé : le comique et le terrible y vont de pair. Justice est faite : la Mort a tué l'assassin des petits enfants, l'auteur du Massacre des Innocents ! Mais Hérode a une âme, mauvaise, lâche, mais tout de même il en a une. Le Diable vient la chercher. Il crie, se débat, hurle, pirouette; le Diable chauffe sa fourche à la flamme de la bougie, puis appelle un collègue pour l'aider à se saisir d'Hérode. Celui-ci, traînant toujours sa pauvre tête, gesticulant, sautant, est tellement drôle qu'on ne peut garder son sérieux. Finalement, le Diable est le plus fort, et, sa tâche achevée, il revient sur la scène, saisit la Mort par la taille et termine la représentation par une danse échelée. Non, vraiment, ce n'est plus terrible du tout, et l'enfant, assis sur les genoux de sa mère, ne se blottit plus contre elle. Il triomphe, c'est la victoire de l'Enfance sur le criminel qui voulut l'exterminer.

Le mystère d'Hérode est la dernière pièce de la représentation. Vient ensuite un vieux mendiant ambulant, besace au dos, qui ramasse les gros sous, soupèse son sac, le trouve toujours trop léger et fait appel à la charité des petits spectateurs.

Sa quête n'en finit plus et, entre temps, le vieux fredonne des chansons de circonstance.

Avant la représentation du mystère d'Hérode, il y a des scènes profanes, scènes à nombreux personnages, telles que les noces de village, la moisson, la fenaison, etc.

Une vraie mosaïque ! Rien ne se tient ! Dans sa naïve forme primitive, c'est le tableau des mœurs populaires, un peu exagérées, un peu dramatisées, c'est la chanson populaire mise en action sur la scène. Les types se répètent, toujours les mêmes, les scènes manquent d'originalité. C'est le point faible du Guignol polonais.

Cependant, sans en changer le caractère, on pourrait l'ennoblir, en faire un instrument de satire sociale ou politique. Au temps des réformes en Pologne, à la fin du XVIII^e siècle, Guignol était un puissant facteur dans la lutte politique, qui occupait alors tous les esprits.

Sur la scène de ce petit théâtre passèrent alors les personnalités les plus connues : hommes d'Etat, chefs de partis ; S. M. le Roi y apparut même plusieurs fois. Chaque personnage chantait un couplet. Les auteurs les plus connus écrivaient des pamphlets et des chansons pour cette petite scène. Ces revues d'actualité, ayant un écho à chaque foyer, pénétraient partout, popularisaient les idées politiques, servies sous forme de chansons spirituelles ou mordantes, et ce sont celles dont on se souvient le mieux, telles les

chansons chantées dans les rues à Paris, lors de la Révolution.

Le Guignol polonais, sous sa forme habituelle et primitive fait la joie des petits. Il est, en quelque sorte, le symbole du triomphe de l'Enfant en ces jours de fête de Noël, qui sont, par excellence, les fêtes de l'enfance, avec leur arbre, leurs étrennes, leurs friandises. Lorsque la caisse contenant le théâtre est installée et que les bougies flambent, lorsque les garçons, porteurs du théâtre ambulante, entament les cantiques de Noël, les yeux des enfants brillent, les joues rougissent de plaisir. Quand paraissent les premiers pantins, deux garçons se disputant une chèvre, d'habitude, puis un ramoneur, un montagnard, un garçon cordonnier, puis une demoiselle « de Vicnne », puis Jogusia, la petite paysanne qui a changé un serin en moineau, la joie des enfants est à son comble. Ils savent le texte par cœur, mais qu'importe ! Leur joie n'en est pas moindre. Ils connaissent les péripéties d'Hérode et les malheurs de l'aubergiste, auquel de mauvais garnements crevèrent un tonneau d'eau-de-vie, mais chaque fois ils ont un regain de joie, une nouvelle extase les envahit, car il est bien vrai que ce qui est connu possède parfois un charme de nouveauté, auquel on ne reste pas insensible. Les mêmes phrases d'amour murmurées par des lèvres diverses n'ont-elles pas chaque fois l'attrait de la nouveauté, de l'inconnu ?

Jean GRABOWSKI.



39 jours en chariot en plein XX^e siècle

SOUVENIRS D'UNE RÉFUGIÉE

C'est un bien curieux document que nous livrons à nos lecteurs : les souvenirs d'une réfugiée qui fuyait devant les bolcheviks, au mois d'août 1920. D'aucuns y trouveront leurs propres souvenirs, car les misères de la guerre sont les mêmes partout, et la barbarie bolchevique a les mêmes effets que la germanique. Il faut apprécier la résignation, voire la bonne humeur de cette femme du monde transformée si soudainement en nomade.

Je tiens à vous narrer les incidents et les impressions pénibles mais fort intéressants du voyage très extraordinaire, long de 39 fois 24 heures que je fis en société de plusieurs autres membres de ma famille, en chariot, à la suite d'un énorme troupeau de vaches dans le courant de l'été 1920. Si je n'avais pas été de la partie, il m'aurait été tout à fait impossible de me figurer que chose semblable puisse arriver en plein xx^e siècle, à des civilisés. Cela sentait le moyen âge et la migration des peuples.

Nous étions établis, à la fin de juin 1920 dans une des propriétés de nos amis P... ; cette propriété est située dans un site pittoresque, non loin de Minsk (la capitale de la Russie blanche), au bord d'une jolie rivière. Survint la première offensive bolchevique, laquelle fut repoussée. Le calme fut de courte durée. Nous prîmes la décision de quitter la campagne, car l'on ne s'y sentait point en sécurité, et de nous établir à Minsk. Nous attendions, pour nous mettre en chemin, la rentrée de notre hôte qui s'était rendu en toute hâte à Minsk d'où il devait faire partir sa nombreuse famille pour une terre d'exil quelconque. Lui-même, ses fermiers polonais et un certain nombre de fidèles serviteurs devaient se mettre en marche ensuite avec vaches, chevaux et bagages, pour quel endroit, on ne le savait guère encore. Il était important de mettre les bestiaux, qui étaient de grande valeur, à l'abri du danger d'être « réquisitionnés » par les bolcheviks ou volés par des maraudeurs.

alentour, tout était cohue et brouhaha. Les nouvelles les plus alarmantes arrivaient de toutes parts ; des bandes de brigands et de malfaiteurs commençaient à opérer dans le pays. Nous apprîmes que la population de Minsk était dans un grand état d'effervescence ; le pain commençait à manquer ; un des meilleurs quartiers était en proie aux flammes. Notre hôte insiste pour que nous nous joignons à sa caravane au lieu d'aller nous établir à Minsk, où nous n'aurons certes pas la vie sauve. Un pays d'exil n'en vaut-il pas, d'ailleurs, un autre ? Nous faisons donc nos malles en un tour de main, et le lendemain à l'aube, nous sommes prêts à partir. Nous sommes au 10 juillet. Le moment est solennel. Le chef de notre colonne récite à haute voix la prière du Christ ; maîtres et serviteurs ont les larmes aux yeux ; plusieurs femmes qui sont venues nous souhaiter un bon voyage, pleurent à sanglots ; le cortège s'ébranle. Il est, ma foi, très imposant : vient d'abord un énorme troupeau de vaches que font avancer les vachers et un assez grand nombre de filles de ferme, puis de grands chars, remplis de toutes espèces de bagages, que les chevaux tirent avec peine. Tout le monde à peu près a fonction de cocher.

Nous nous dirigeons de prime abord vers une des fermes de M. P..., qui est le point de ralliement de toute la caravane. A peine nous sommes-nous mis en branle qu'il nous arrive des nouvelles alarmantes. On a vu poindre à l'horizon les silhouettes d'un détachement d'armée important. Si ce sont les bolcheviks, la retraite nous est coupée, et nous sommes bien perdus. Mais non, c'est l'armée polonaise qui commence sa retraite. Nous sommes obligés de nous ranger de côté, et nous voyons défilé des canons en grand nombre trainés par des chevaux de toute magnificence, qu'on nous dit être originaires d'Amérique, une quantité de caissons d'artillerie et des trains de bagages sans fin ; tout cela soulève au passage des nuages de poussière qui nous bouchent les yeux, le nez et les oreilles. Notre première étape se termine dans une ferme, qui fait partie d'une grande propriété ; on lâche les vaches et les chevaux sur un pré avoisinant ; les jeunes filles traient les vaches et nous buvons du lait tout chaud. Durant tout le voyage, ce lait constitua notre principal aliment, car il était impossible de se procurer quoi que ce fût en qualité de provisions, même de modestes pommes de terre. Nous emportons avec nous de la farine, et de temps à autre, à un arrêt prolongé, nous faisons cuire du pain ; nous avons aussi de quoi nous apprêter du gruau. Nous faisons boire nos chevaux dans un village où l'existence a l'air d'aller son train-train ordinaire ; dès que la caravane a fait halte, chacun de nous s'empare d'un seau, court dans la direction du puits et en rapporte de l'eau pour faire boire les chevaux du chariot qu'il guide.

Nous nous arrêtons ensuite dans une très belle ferme (*folwork*, en polonais) possédant de grands bâtiments où il ne reste pour tous habitants qu'un ou deux gardes et leurs familles. La ferme en question possède un grand nombre de hangars remplis de foin et de trèfle, mais comme tous les réfugiés qui passent font main basse sur tout ceci et que les paysans des alentours puisent largement et gratuitement à une source qui leur semble ne jamais devoir tarir, il est probable que tous ces approvisionnements, fruit d'un si grand travail, s'en iront à vau-l'eau. Les réfugiés sont généralement très mal reçus partout, mais il faut avouer qu'ils sont une bien grande calamité pour les pays qu'ils traversent ; j'en ai vu camper au beau milieu d'un champ d'avoine non coupée pour faire mieux manger leurs bestiaux ; ils cueillent des pois et

s'approvisionnent de pommes de terre. On peut alléguer pour excuse en leur faveur que les paysans ne veulent jamais rien leur vendre, même pour un prix élevé.

Nous rencontrons sur notre chemin surtout au commencement, des files sans nombre de réfugiés de tous genres ; à certains tournants de chemin il y a parfois une si grande agglomération de chariots, que nous sommes obligés de stationner longtemps, jusqu'à ce que le flot s'en soit déversé. L'un de ces cortèges qui était à la fois charmant et navrant s'est gravé vivement dans mon souvenir. Nous vîmes passer d'abord une élégante voiture découverte, très bien attelée, conduite par un vieux monsieur, de belle apparence, à longues moustaches tombantes, qui avait très grand air, mais qui paraissait bien malheureux. Le fond de la voiture était occupé par une vieille dame, encore belle sous sa couronne de cheveux blancs ; elle portait à chaque moment son mouchoir à ses yeux, et regardait avec amour et désolation trois ravissants bébés bien pomponnés, lesquels, pauvres chéris, riaient et babillaient gaiement à ses côtés. Venait ensuite un long chariot attelé d'une superbe paire de chevaux que conduisait d'une main de maître une jeune femme à tournure très élégante, probablement la maman des jolis enfants. Le chariot était rempli de cages contenant des poules, des canards, des oies, des dindons, voire même des porceaux, qui piaillaient et hurlaient à qui mieux mieux. Le contraste qui existait entre cette basse-cour ambulante et la gracieuse jeune femme qui trônait fièrement à son sommet, vêtue d'un tailleur de coupe irréprochable, et coiffée d'une toque à aigrette hardie qui décelait la bonne faiseuse, aurait pu sembler d'un piquant achevé, s'il n'avait été si désolant. Le tout disparut dans un tourbillon de poussière dont nous eûmes une large part.

Le plus pénible est lorsque nous pénétrons dans une forêt où a campé un fort détachement d'armée ; certains feux ne sont pas encore tout à fait éteints ; l'air est tellement imprégné de poussière et de fumée qu'il y a difficulté à avancer ; nous marchons fort lentement ; la nuit est venue lorsque nous émergeons de la forêt ; je tiens à vous rappeler que nous voyageons en tenant compte avant tout des bestiaux, et, par conséquent des pâturages que nous rencontrons sur notre chemin. Ce soir-là, impossible de dormir sur l'herbe qui est toute humectée de rosée ; nous nous établissons tant bien que mal sur la dure, dans nos chariots ; la nuit est obscure et le ciel nuageux ; point d'étoiles dans cette première nuit à la belle étoile. A la pointe du jour nous reprenons notre route. Nous apprenons avant de partir qu'on n'a pu retrouver un assez grand nombre de vaches et de veaux dans la forêt ; ceci n'a rien d'étonnant à cause de toute cette fumée.

Il fait ce jour-là une chaleur torride ; nous arrivons à Ouzda, un grand bourg, la chaleur va toujours augmentant ; nous campons au beau milieu d'un pré, veuf de toute végétation. Nous sommes entourés de tous côtés de campements de réfugiés ; nous entendons sans cesse répéter autour de nous que les bolcheviks sont à nos trousses ; or, nous nous rendons parfaitement compte que le cas échéant c'est la mort pour les hommes de notre détachement, pour les vieilles femmes aussi probablement ; quant à celles qui sont jeunes et jolies, il vaut mieux ne pas songer au sort qui leur est réservé ; ne sommes-nous point des « bourgeois », une espèce de vermine méprisable qu'il faut balayer, humilier, exterminer ?

Après une longue et pénible étape, nous arrivons à Mohylna ; nous passons la nuit au bord du Niémen, qui

déjà en cet endroit, est un bien beau fleuve ; nous sommes encore une fois entourés de toutes parts par des campements de réfugiés ; comme la nuit est fraîche, ils ont allumé un bon nombre de feux, ce qui est d'un bel effet, surtout au bord de l'eau. A trois heures du matin, nous nous réveillons en sursaut, car il règne parmi nos compagnons de malheur une animation fébrile ; ils s'attendent en effet à être pris par les bolcheviks dans un délai de trois heures au plus tard, et ils prennent prestement la fuite ; heureusement ce fut une fausse alarme. Nous plâmes néanmoins bagage nous aussi, et nous nous mimés en chemin pour tomber dans les sables mouvants d'une montagne fort escarpée, que nos chevaux durent escalader, et où ils manquèrent crever. Nous nous arrêtons pendant quelque temps au beau milieu d'une forêt splendide faisant partie de Nieswiz, un domaine tout à fait royal qui appartient à la princesse Radziwill pour voir passer tout un train d'ambulance, des Sœurs de Charité, le personnel de service de l'hôpital, des chars à tentes de toile, marquées de la croix rouge servant au transport des blessés, bref, tout le touchant et désolant appareil de la guerre. En sortant de la forêt, nous voyons briller au loin la coupole de l'église de Nieswiz (Niesvig) et les toits de ses dépendances, mais nous sommes trop loin pour en admirer les splendeurs. Près de Baranowicz, nous passons la nuit chez de bonnes connaissances de notre hôte, qui nous octroie la plus charmante des hospitalités. Leur maison est fort jolie, mais quasi-vidée, car elle a passé tant de fois des mains des Allemands entre celles des Russes et *vice versa* pendant la guerre, que dans ce remue-ménage continu, tout le mobilier a été abîmé. Nous nous promenons dans le parc qui est fort beau, et nous nous baignons dans un lac magnifique, attendant au parc. Toutes les fatigues que nous eûmes à endurer durant le voyage furent sensiblement allégées par les bains que nous nous exprimions de prendre dans les très nombreuses rivières que nous rencontrâmes sur notre chemin. C'est par ces bains, le bon lait que nous buvions et le grand air que j'explique l'excellent état sanitaire de notre caravane, car, chose extraordinaire, personne, positivement personne, ne fut malade. Ceci est pour prouver encore une fois qu'il existe des grâces d'état.

Non loin de Bialostok, nous reçûmes l'ordre de quitter la chaussée toujours à cause du transport des troupes, qui cette fois, se portent à la rencontre de l'ennemi. Nous passâmes une nuit anxieuse, ne sachant trop ce que nous devions entreprendre ; il fut décidé que nous suivrions ce qu'on appelait autrefois « le grand chemin », artère qui longe à peu près la chaussée. Nous traversons ce qui fut autrefois le gouvernement de Grodno. De ma vie je n'ai jamais rien vu d'aussi désolé que ce pays-là ; des sables profonds et mouvants dans lesquels les roues de nos carrioles s'enfonçaient profondément, des forêts à arbres grêles, des champs incultes à perte de vue, et, par ci par là, des tas de briques indiquant l'endroit où existaient jadis des villages prospères. Nous montâmes et nous descendîmes une quantité de montagnes, et il faut avouer que lorsque nous étions sur les hauteurs, l'air était d'une limpidité admirable ; des horizons immenses se déroulaient à nos pieds. L'un des pâtres avec lequel je cause amicalement pendant un des arrêts, remarque sentencieusement que les paysans, en Russie, au lieu d'engorger leurs seigneurs, afin de s'emparer de leurs champs, auraient dû venir s'établir ici où il y a beaucoup plus de terres disponibles qu'il n'en faut.

En nous dirigeant vers Bialostok, nous voyons poindre au loin les cimes des fameux bois de Bielovéj qui contenaient avant la guerre une quantité d'aurochs. Les gens du pays avec lesquels nous lions connaissance en chemin, nous affirment que ces animaux curieux qui existaient à force de soins, ont été presque entièrement exterminés durant la guerre. Dans les environs de Bialostok, nous campons près d'un très petit château, style moderne, dont toutes les fenêtres sont bouchées de planches : on nous raconte que le feu a éclaté à l'intérieur du château pendant que les Allemands y logeaient en temps de guerre, et qu'il est maintenant inhabitable. Les grandes dépendances du château sont toutes occupées par des gens venus, on ne sait trop d'où, et de provenances les plus diverses. La cuisinière des châtelains est pourtant restée en possession de leur cuisinière, jeune femme aimable et accueillante, stylée comme l'étaient les domestiques de bonnes maisons d'autrefois, qui nous confectionne un excellent souper et met pour nous le servir un joli tablier blanc et un amour de petit bonnet ; ce fut le seul repas de ce genre que nous mangeâmes durant tout le voyage. Nous préférons dormir sur l'herbe, car les pièces des dépendances sont crasseuses au delà de toute expression. Nous apprenons en nous réveillant qu'on nous a volé dix très belles vaches dans le parc. Nous déménageons dans une des fermes attenant au château ; cette ferme possède de très belles prairies ; nous espérons que nos vaches pourront y paître à leur aise ; nous avons l'intention d'y séjourner plusieurs jours, afin de donner aux bêtes et aussi aux gens, la possibilité de prendre des forces.

Des nouvelles alarmantes arrivées inopinément nous obligent à nous remettre en chemin. Nous traversons Bialostok, important nœud de voies ferrées, que je me figurais être un vilain trou et que je trouve joli de loin ; la ville est en émoi ; on craint l'arrivée des bolcheviks ; nous campons au delà de Bialostok dans un pré ; durant la nuit nous entendons distinctement les canons gronder au loin ; l'impression n'est rien moins qu'agréable, mais on se fait à tout, et plus tard nous n'y songeons plus.

Nous arrivons à Modlin, considéré autrefois comme une forteresse à peu près imprenable. La ville fut bombardée pendant la guerre mondiale, et nous apercevons tout d'abord en y entrant une belle église, dont le toit a été criblé d'obus, et a un air lamentable. Ce qui est admirable à Modlin, c'est la Vistule : le Bug et le Narw, deux de ses grands affluents, confondent un peu au-dessus de Modlin leurs eaux que l'on prétend être de couleurs tout à fait différentes (blanche et noire) en un fleuve tumultueux, et viennent rejoindre la Vistule en formant la plus splendide nappe d'eau qu'il soit possible d'imaginer. Nous commençons à rencontrer sur notre chemin de nombreuses équipes d'ouvriers, enrôlés parmi les citoyens des villes et des villages avoisinants.

En approchant le Zambrow, un grand bourg, où il y a une quantité de belles casernes, nous fûmes trempés par une pluie torrentielle qui dura toute la journée sans discontinuer. Les chemins s'étaient convertis en ruisseaux, les chevaux avançaient avec grande difficulté ; nous recevions à chaque moment de la boue et de l'eau au visage. Nous étions tellement trempés que nos vêtements étaient comme collés à nos corps ; l'eau décollait de nos cheveux ; dans cet attirail, nous nous trouvons vers la soirée devant un joli château qui a l'air du palais de la Belle au bois dormant ; nous apprenons que les châtelains et le gérant de la terre ont fui. La cour est remplie d'une énorme quantité de chariots appartenant à

des réfugiés que l'averse a obligés de chercher refuge au château de Zembrow ; ces réfugiés font main-basse sur tout ; il en surgit de tous côtés ; tous les bangars sont comblés ; nos chariots sont destinés à stationner en plein air, ce qui met nos bagages en danger d'être entièrement abîmés ; mais il s'agit bien de cela. Nos messieurs étant occupés à dételer les chevaux transis de froid, nous nous tirons toutes seules tant bien que mal du fond de nos carrioles. Nos vêtements ruissellent, nos dents claquent, nous enfonçons dans la crotte jusqu'à la cheville. En pénétrant dans la maison, nous parcourons plusieurs chambres remplies de monde, et nous arrivons à une très belle pièce qui avait été probablement la salle à manger ; un grand feu flambe dans l'âtre ; une quantité d'enfants que leurs mères tâchent en vain de réchauffer un peu, se tiennent près de ce feu ; ils ont l'air bien à plaindre. Pas moyen d'approcher du feu pour sécher nos habits trempés ; nous essayons d'aller à la cuisine, mais là non plus, il n'y a rien à faire ; tout est sens dessus dessous dans la maison ; toutes les nationalités : Polonais, Russes, Lithuaniens, Juifs, semblent s'y être donné rendez-vous ; le malheur commun nous aide à nous comprendre et à nous plaindre mutuellement. On nous apporte de la paille qu'on a extraite avec infiniment de difficulté du fin fond d'une meule, sans quoi elle aurait été toute trempée, et nous nous apprêtons à dormir. Est-ce un rêve ? Nous entendons soudain retentir les sons harmonieux d'un piano ; on joue en tout premier lieu un ravissant nocturne de Chopin ; puis quelque chose de triste qui doit être du Grieg, enfin une marche funèbre, admirablement bien exécutée, et malheureusement trop bien adaptée aux impressions lugubres qui nous assaillent de toutes parts. Le mystère s'explique bien simplement ; il paraît qu'un des réfugiés, bon pianiste, qui a trouvé asile comme nous au château de Zembrow, s'est installé dans une chambre qui possède un piano, et se laisse aller à une fugue mélancolique. Bien des souvenirs se réveillent en moi ; je sens les larmes me venir aux yeux ; je pense aux parents, aux amis que j'ai quittés. On en a tant égorgé et fusillés ! Ceux qui ont réussi à s'échapper mènent à l'étranger une existence misérable, et ceux qui n'ont pas voulu quitter leur patrie y meurent de faim et de froid. Plus de foyer, plus de patrie, courir, toujours courir, comme le juif errant, sans jamais savoir où l'on s'arrêtera. Ah ! la vie des émigrés n'est pas couleur de rose ! Mais inutile de se lamenter sur des choses irréparables ; il faut dormir et prendre des forces, car demain, au premier jour de l'aurore, nous nous remettons en chemin.

La pluie continue. Nous passons une nuit dans l'écurie d'une ferme ; on débarrasse une des stalles de son fumier, on l'emplit d'une grosse couche de paille et voilà les préparatifs achevés ; la chambre d'amis est là pour nous recevoir. Les palefreniers, les vachers, les filles de ferme dorment dans les stalles à côté ; on a logé les chevaux un peu plus loin ; ils hennissent, s'ébrouent, mangent leur foin, font, somme toute, beaucoup de bruit ; leur fumier exhale une odeur qui est fort pénible à respirer, mais impossible d'aller prendre l'air dehors, car la pluie est battante.

Il faut avouer pourtant que nous avons passé par-

fois, durant ce malencontreux voyage, des journées et surtout des nuits splendides. Arrivée à Torun et rentrée dans les conditions ordinaires de l'existence, dont l'une des premières est de passer la nuit à l'abri d'un toit, je ne pouvais guère dormir, car je me sentais manquer d'air. J'ai appris ainsi par expérience que la vie nomade a son charme. Pendant nos chevauchées, je me réveillais parfois au milieu de la nuit, et ne pouvais assez me lasser du spectacle admirable qui s'offrait à mes yeux. Nous étions en juillet, le temps était chaud et calme ; le ciel scintillait d'étoiles. Tout notre campement était plongé dans un profond sommeil ; le feu que l'on avait entretenu soigneusement pendant la nuit était en train de s'éteindre ; les chevaux attachés à des chariots qui leur servaient de râtelier, dévoraient à belles dents le foin qu'on avait en toutes les peines du monde à se procurer pour eux dans un des villages avoisinants ; les vaches sont confortablement couchées dans l'herbe et ruminent. Mais les étoiles commencent à devenir blafardes et l'horizon à s'empourprer ; l'aurore ne tardera pas à paraître. Notre campement se métamorphose ; les filles de ferme, munies de leurs seaux de lait se mettent à traire les vaches que les pâtres ont fait avancer du côté de la rivière avoisinante. On ranime le feu, on fait bouillir de l'eau pour le thé. Nous nous levons et secouons les brins d'herbe qui se sont accrochés à nos habits ; nous faisons une toilette hâtive ; nous emballons chacun notre coussin, notre couverture, et nous courons chercher les chevaux que nous faisons préalablement boire ; il faut pour cela extraire de l'eau d'un puits à l'aide d'un seau ; nous n'oublions surtout pas de ramasser soigneusement le tas de foin sur lequel nous avons dormi, et de l'entasser dans le chariot, afin qu'il puisse servir de nourriture aux chevaux à l'arrêt prochain ; on n'a plus que le soin de les atteler. Ceci terminé chacun se met à son poste et fouette cocher ! Enfin on vient nous annoncer que nous pouvons, le soir même, prendre le train pour Torun. A cette nouvelle, nous ne nous possédons pas de joie, car nous ne l'avons pas les uns aux autres, mais chacun de nous sentait, dans son for intérieur, que les forces allaient bientôt lui manquer. Nous traversons Sochaczew à la nuit tombante, et ne sommes point à même à cet effet de nous rendre compte de l'état d'extrême délabrement dans lequel ses maisons ont été mises par le bombardement prolongé de la ville par les Russes et par les Allemands. Nous débarquons le lendemain à Torun, forteresse très importante du temps des Allemands et ville intéressante du point de vue du touriste par ses vieilles églises, ses anciens bâtiments, ses tours et ses ruines si riches de souvenirs. Nous nous logeons à Podgorz (Podgush), un des faubourgs de Torun, de l'autre côté de l'eau, où nous trouvons plusieurs familles de réfugiés de Minsk, qui nous reçoivent à bras ouverts. Nous sommes à demi-morts de fatigue et bien chagrins. Nous habitons une chambre d'un aspect désolant ; les croisées des fenêtres ont des trous béants ; le plafond fait voie d'eau, les jours de pluie. N'importe, nous sommes au port.

Catherine SOKOWKINE.





Hussard ailé. (Musée National de Varsovie.)

SIX SEMAINES EN POLOGNE



VARSOVIE



Varsovie en 1860

Allons faire un tour au *Stare Miasto*, le vieux quartier. On y accède par des rues malpropres et puantes, que je ne décrirai pas, parce que le sujet est désagréable, et parce que ces rues ne sont pas polonaises : chaque boutique porte un nom juif ; les passants, engoncés dans leurs lévites noires, parlent une langue qu'on prend d'abord pour de l'allemand, et qui est le *yiddish*.

La place du *Stare Miasto* est un quadrangle aux étroites maisons, de l'époque où les lois somptuaires interdisaient d'avoir plus de trois fenêtres de façade en largeur. On se rattrapait sur l'autre dimension, et l'effet est curieux de ces maisons étriquées, qui semblent s'épauler les unes les autres. Leurs fenêtres regardent, comme une multitude d'yeux clignotants, la Sirène de Varsovie, dans sa vasque au centre de la place.

M. Fukier (prononcez Fouquière) m'a fait les honneurs de son logis, qui compte parmi les plus anciens et les moins banals du *Stare Miasto*. Sa famille le possède depuis des siècles ; elle y fait le commerce des grands vins : Tokay, vins du Rhin, vins de France, et des hydromels polonais. Les caves, étendues et noires comme des catacombes, contiennent des bataillons de bouteilles séculaires, sur lesquelles la crasse a fini par se condenser en amas spongieux. Dans les salles voûtées du rez-de-chaussée se réunissaient jadis les grands personnages de l'Etat. Les Fukier sont apparentés aux plus illustres familles d'Europe, et dans les réunions qui ont lieu tous les trois lustres, ils se rencontrent avec des tois qui ne sont pas plus fiers de leur royauté qu'eux-mêmes ne le sont de leur bourgeoisie. Le dernier de la lignée, notre hôte, en nous montrant la jolie cour inté-

rieure de sa maison, dont les arcades Renaissance diffèrent d'un côté à l'autre, nous raconte que ses collections délectables ont été respectées tant par les Russes que par les Allemands. Les caves de la maison Fukier sont sorties indemnes des vicissitudes de l'histoire de Pologne et des convulsions mondiales.



Pour se reposer des musées, des soirées à l'Opéra, des réceptions et des visites, on se rend à Lagienki ou à Willanow. Lagienki est un adorable petit palais, voluptueusement situé dans un parc. Les plans en furent retouchés par ce mauvais roi et ce grand artiste, Sigismond Auguste. Lagienki, joyau qui brille d'un doux éclat entre les feuilles rousses de l'automne et les eaux dorées ; Lagienki, dont les Trianons peuvent être jaloux ! En Pologne seulement pouvait éclore un Lagienki, car le génie français du XVIII^e siècle n'a été compris que par elle. Cette audacieuse fantaisie du Louis XV, qui n'effreint pourtant jamais les lois de l'équilibre, a été poussée par l'Allemagne et l'Italie jusqu'au dérèglement, jusqu'à la caricature ; elle sourit divinement aux balcons de Lagienki.

Pour aller à Willanow, une voiture est nécessaire. La route n'est pas très bonne, notre auto a des soubresauts. La plaine est plus vaste que la mer. Le ciel sans bornes déverse sur elle, pêle-mêle, ses rayons et ses brumes ; il la dore ici et l'argente là avec une insouciance munificence. Entre ces deux infinis, les arbres, les maisons paraissent délicats et minuscules. A chaque moment se

découvrent des plans nouveaux, toujours plus lointains, gris de perle ou bleuâtres dans la distance.

Le palais de Willanow est fort joli, quoique sa décoration à l'italienne soit un peu sèche. Il est plein de souvenirs de Marysienka et de Sobieski. Le vainqueur des Turcs prend galante figure, ici, dans ce décor précieux de jardins à la française, de boudoirs, de meubles en marqueterie. C'est un Grand Condé aussi valeureux et plus aimable.



Avant de quitter Varsovie, je devrais vous parler du Musée national, du « Kolo Polek », des « agrariennes », de l'école de préparation des institutrices, de la Société

des Confins, des bibliothèques, de toute cette vie patriotique et sociale, où l'on voit le bel avenir de la Pologne et de toutes les sociétés qui ont été les « Amis de la Pologne » en ma personne. La tâche est trop lourde pour une passante. Et les institutions que j'ai vues à Varsovie méritent mieux qu'une mention. Notre bulletin vous les fera connaître les unes après les autres. Prenons maintenant le train pour Lodz et Léopol. Mais qu'il est pénible à la gare, de s'arracher aux chères amitiés formées en ces quinze jours, de regarder pour la dernière fois de l'année ces visages enthousiastes et ces tendres yeux.

Les délégués de la presse anglaise, deux wagons avant le mien, sont salués de « Hourras ! » officiels. Mais ce sont des : « Vive la France » spontanés qui me suivent jusqu'au tournant des voies.

LÉOPOL

Léopol : ville des lions, la bien nommée, pour son intrépidité et pour sa rousse crinière de forêts; ville forte et joyeuse, dorée, classique et belle. Située aux confins de Pest, c'est toujours elle qui subit l'assaut des hordes barbares, et qui le brise. Depuis des siècles qu'elle pare ainsi les coups, elle en a pris l'habitude : elle se tient toujours prête et ne semble pas connaître la crainte ni les regrets. Je pensais, en la voyant, aux soldats de 1918, tout nerfs et tout muscles, le masque ciselé en médaille, le regard perçant, après quatre ans de tranchées, non plus des bourgeois, mais des croisés. Dans le danger, Léopold vit comme Poznan une vie exaltée; mais Poznan qui devait se défendre contre des lois et des règlements, par un constant travail de la pensée, et s'abaisser souvent à des ruses et des paperasseries, en était consternée, et garde encore son indignation. Léopol combat en plein air, avec des armes de guerre; elle y gagne franchise et bonne humeur.

Entre temps, elle ornait son bouclier; dans la ville destinée aux balles s'élevaient hôtels et palais. Mais sans panaches ni grandiloquence : en face de l'Asie, Léopol affirme sa latinité; elle oppose au clinquant et au baroquage russes, ses façades pures, auxquelles une corniche heureusement calculée donne une beauté quasi-spirituelle. Et c'est le soleil d'Athènes et de Rome qui vient sur la ville de gloire mettre son resplendissement.

Des coteaux boisés entourent Léopol d'un paysage de douces pentes et de feuilles automnales. La tête du « Zamek » seule est chauve. Il faut y monter, pour voir la ville. On est alors à 300 mètres, dans un air vil, dominant des plaines où les forêts sont des plaques rouillées et violacées. Sur ces uniformités, le guide pose des dates historiques, des noms de batailles, et l'immense espace est bientôt comblé par l'imagination de troupes qui portent des attirails et des uniformes de tous les âges. Combien de fois sont-ils venus en rangs serrés, les Huns, les Tartares, les Turcs, les Autrichiens, les Russes, les Ruthènes ! Léopol est restée polonaise. Elle est là, à nos pieds, entre ses aimables coteaux, toute claire. Les clochers, les dômes et les tours s'en élèvent, festonnés et fleuris, comme des roses trémières au-dessus des corbeilles. Redescendez dans les rues, et vous verrez des fenêtres sans vitres, des murs piquetés de balles, des trous dans les façades. Ce sont les blessures des dernières batailles, celles que les Léopolitains, forts de quelques cartouches et de leur volonté de rester Polonais, ont

livrées un contre cent aux troupes ruthènes qui les cernaient et que ravitaillaient les Autrichiens. La lutte se poursuivait en divers points : à la citadelle, que défendaient trente hommes, et dans les rues même, des trottoirs aux fenêtres. Pour aller à cent mètres rejoindre d'autres défenseurs, il était parfois nécessaire de percer les murs de plusieurs maisons. Les femmes se décidaient parfois, pour aller chercher des vivres, à traverser les rues sous le feu des mitrailleuses. Les fils du télégraphe étaient coupés; pis : les conduites d'eau furent rompues.

Aujourd'hui la ville répare ses monuments. Dans le cimetière, sous des croix de bois en rangs serrés, ses défenseurs sont retournés à la terre qu'ils ont gardée libre, cette terre faite des os de leurs ancêtres, morts eux aussi pour la patrie polonaise. Le cimetière est un beau jardin montueux et ombragé, mais ce coin réservé aux citoyens-soldats est nu, ordonné et plat. La figure du devoir s'y montre en traits inflexibles. On lit sur les croix : tué à 15 ans, — à 19 ans, — à 16 ans... Ici, c'est une jeune fille... Car femmes et lycéens ont pris aussi les armes. Tout au haut du cimetière, également hors des molles branches et des attendrissements, s'élève une borne commémorative des insurgés de 1863. Elle porte entre autres le nom du savant biologiste qui m'accompagne et qui a été un des trente défenseurs de la citadelle : « C'est mon grand-père », dit-il de l'air le plus naturel.

Quelques soldats français ont été aussi enterrés là : leurs familles sont à l'autre bout de l'Europe, mais il y a des fleurs fraîches sur leurs tombes, et leurs voisins aux noms rébarbatifs sont leurs frères.

Mais tous les défenseurs de Léopol ne reposent pas dans ce sol sacré. Combien d'entre eux ont été emmenés en exil, sont tombés sous les coups, sont morts de faim ou de froid sur les routes de la Sibérie, ou d'épuisement dans ses bagnes ! J'ai vu, et pour ne les oublier jamais, les salles d'un musée de Léopol, consacrées à ces martyrs. L'un d'eux a représenté ses compagnons, à la chaîne sous le fouet des Cosaques, suppliciés par manière de plaisanterie, êtres d'élite livrés aux brutes. Les fers d'un forçat sont exposés dans une vitrine, au centre de cette salle. Est-il donc possible que des hommes aient été enchaînés comme des bêtes fauves en punition de leur patriotisme ? Mais le pire, ce n'est pas la souffrance physique. Les portraits dont les murs sont couverts sont effrayants de résignation. Ces yeux se sont tournés vers leurs compagnons, et les ont vus accablés, — vers la France, et elle

n'a pas répondu, — vers le ciel, et il ne s'est pas ouvert. Les bourreaux sont restés impunis. Ces yeux n'ont alors plus rien regardé. Leur désespoir est tel qu'il ressemble à de la douceur. O Français, qui nous proclamons les champions du droit, nous avons laissé s'accomplir cela ! Ces Polonais qui avaient à chaque occasion offert leur vie pour notre cause, nous les avons abandonnés, nous avons fait alliance avec leurs oppresseurs !

J'ai dû quitter le musée. Je suffoquais de peine et de remords. Les gens de cœur comprendront.

Et je vais encore leur raconter ceci : un Léopolitain, professeur à l'Université, se trouvait en vacances dans un village de Bretagne, en août 1914. Il se rend à la mairie, pour déclarer qu'il est Polonais. « Un boche ! » s'ex-

clame le maire. Et les conseillers municipaux qui se trouvaient là de tomber sur M. Cz... à coups de poings, à coups de sabots. Il est laissé pour mort sur la place. L'horreur éprouvée par sa jeune femme détermine chez elle l'anémie cérébrale. M. Cz... doit être soigné des années. Remis, il s'engage. Il se bat pour la Pologne et pour la France. La paix faite, il fonde à Léopol une société francophile. Je ne vous demande pas quels sont vos sentiments à lire ce récit, que je vous livre sans détails, ni commentaires. Mais vous pensez comme moi, n'est-ce pas, que nous avons des devoirs de réparation envers la Pologne ? Nous l'avions trop oubliée ou trop méconnue.

(A suivre).

ROSA BAILLY.



Une place de Léopol.

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RÉSUMÉ DES SCÈNES PRÉCÉDENTES

L'étourdi Gustave aime la douce Angélique, fille de Mme Dobrovska, et le larmoyant Albin aime la railleuse Clara. Mais les deux jeunes filles ont fait vœu de ne jamais se marier.

Gustave use de subterfuges : il fait croire à Angélique qu'il aime une autre Angélique, et à Clara que son vieil oncle Radoste va l'épouser. Il conseille à Albin de jouer l'indifférence. Clara accable Radoste de méchancetés, se désespère, et enfin, demande à Gustave de lui venir en aide. Elle lui révèle qu'il est aimé d'Angélique.

GUSTAVE. — Si j'obéissais à mon oncle, Angélique ne voudrait pas.

CLARA. — Angélique vous est favorable.

GUSTAVE. — Favorable ! Son âme est disposée favorablement envers tout le monde, mais cela n'engage qu'à la reconnaissance.

CLARA (avec impatience). — Devinez le reste.

GUSTAVE. — Oui, je ne puis que le deviner, car je me rappelle fort bien comment Mademoiselle Clara attaquait une cause qu'elle paraît à présent vouloir favoriser.

CLARA. — Les circonstances doivent m'excuser.

GUSTAVE. — Les circonstances pressent Mademoiselle Clara, mais quelle influence exercent-elles sur Angélique ? Quels motifs me porteraient à ajouter foi à ce qui serait peut-être l'objet secret de mes désirs ?

CLARA. — Ainsi, Angélique ?...

GUSTAVE. — Est digne d'un attachement sincère.

CLARA. — Et vous voudriez, Gustave...

GUSTAVE. — Lui consacrer ma vie.

CLARA. — Pourquoi balancez-vous donc ? Quel obstacle avez-vous à redouter ?

GUSTAVE. — L'incertitude.

CLARA. — Elle a disparu.

GUSTAVE. — Et son amour ?

CLARA (vivement). — Il vous attend !

GUSTAVE. — C'est Angélique...

CLARA (*vivement*). — Qui vous le promet par ma voix.

GUSTAVE (*à part*). — Ah ! je n'attendais que cela ! Me voilà donc sûr du succès ! Qu'on fasse désormais ce qu'on voudra ! (*Il paraît vouloir sortir, mais il s'arrête*). Pardonnez-moi si mes demandes deviennent indiscrettes, mais le temps presse, Radoste agit, et cependant, on pourrait le prévenir. Ainsi, dites-moi en peu de mots (*bas et indiquant du geste Albin*), craignez-vous également le mariage de ce côté ? Vous gardez le silence ! Dois-je deviner ? Je vous souhaite du bonheur, mais Albin, vous savez...

CLARA (*avec impatience*). — Oui, je sais, je sais.

GUSTAVE. — Il y a un moyen...

CLARA. — Je comprends.

GUSTAVE. — Donnez-lui quelque certitude.

CLARA. — Je sais, je sais.

GUSTAVE. — Dois-je m'en aller ? (*après une pause*) avec lui ?

CLARA. — Qui vous l'a dit ?

GUSTAVE. — Dois-je rester ?

CLARA. — Quels tourments !

GUSTAVE. — Mon avis sera donc accepté ?

CLARA. — Oui, oui.

GUSTAVE. — Franchement.

CLARA. — Franchement.

GUSTAVE (*changeant de ton*). — Ah ! je le crois fort. Prendre un parti pour toujours et l'abandonner dans les vingt-quatre heures, haïr le matin, aimer le soir, nuire à un innocent, puis bientôt vouloir lui venir en aide, j'espère que c'est là de la légèreté ; les hommes au moins en sont capables. Ravi de vous avoir exprimé cette opinion, il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à me reconnaître pour votre très humble serviteur. (*Il fait une profonde révérence et sort.*)

SCÈNE IV.

CLARA, ALBIN (*dans le fond*).

CLARA (*après un moment de silence*). — Comment ? Qu'est-ce ! Tout me manque à la fois ! Rien que des railleries et de la vengeance.

ALBIN (*à part*). — Courage, tenons ferme.

CLARA. — J'ai cru aux paroles de Gustave, j'ai trahi Angélique.

ALBIN (*à part*). — Ah ! des larmes.

CLARA. — Ah ! je suis coupable envers tout le monde.

ALBIN (*à part*). — Tenons ferme !

CLARA. — Hélas ! que je souffre cruellement !

ALBIN. — J'ai peur de ne plus pouvoir résister.

CLARA. — Albin, tu es déjà vengé !

ALBIN (*se lève, mais se rassied*). — Tenons ferme.

CLARA. — Quoi ! je n'aurai même plus aucun droit à la pitié ?

ALBIN (*se levant précipitamment*). — Ah ! je ne puis plus me retenir ! (*À Clara*). Vous sollicitez en vain la pitié ?

CLARA. — Peut-on le demander encore, lorsqu'on voit ce qui arrive ?

ALBIN. — Qu'est-ce donc ?

CLARA. — Radoste, Radoste veut m'épouser !

ALBIN. — Et vous ?

CLARA. — Je mourrai plutôt !

ALBIN. — Et il espérait vous contraindre à ce mariage ?

CLARA. — Mon père l'exige.

ALBIN. — Quoi ! Radoste vous épouser ? Il ne vivra pas jusque-là. Je cours vous délivrer et vous venger !

(*Il sort furieux*).

CLARA (*courant après lui*). — Ah ! Albin ! arrête, arrête ! Il le tuera. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

MADAME DOBROYSKA, RADOSTE, ANGÉLIQUE

RADOSTE. — Où est-il, où est-il ?

MME DOBROYSKA. — Point de colère ni de fureur.

ANGÉLIQUE (*à part*). — Maman, arrête-le.

RADOSTE. — Comment ! j'étais censé le savoir ?

MME DOBROYSKA. — Je n'y croyais pas.

RADOSTE. — J'aurai amené ici de pareils hôtes !

MME DOBROYSKA. — Il n'est arrivé aucun mal.

RADOSTE. — Je ne le regarde plus comme un fou, mais comme un imposteur.

MME DOBROYSKA. — Pardonnez-lui.

RADOSTE. — Ah ! par exemple !

ANGÉLIQUE (*à part*). — Maman, arrête-le.

RADOSTE (*allant vers la porte de l'appartement de Gustave*). — Je vais éclaircir cette histoire.

MME DOBROYSKA. — Attendez.

RADOSTE. — Laissez-moi, Madame.

ANGÉLIQUE (*à part*). — Maman, ne le laisse pas partir.

RADOSTE (*criant*). — Gustave ! (*dégageant sa main de celles de Mme Dobrovska*). Permettez.

ANGÉLIQUE (*à part*). — O Dieu !

RADOSTE (*criant à la porte de Gustave*). — Gustave ! Eh bien ! il est encore sorti ! (*Il regarde par le trou de la serrure.*)

MME DOBROYSKA. — Veuillez m'écouter, de grâce ! Il faut s'entendre un peu auparavant.

RADOSTE. — S'entendre sur quoi ? les preuves sont évidentes.

MME DOBROYSKA. — Mais vous vous emportez trop.

RADOSTE. — Je ne m'emporte pas du tout.

ANGÉLIQUE (*à part*). — Ne le crois pas, maman.

MME DOBROYSKA. — Qu'est-ce que c'est que cette Angélique ?

RADOSTE. — Je n'en connais aucune autre au monde que votre fille.

MME DOBROYSKA. — Et le père d'Angélique ?

RADOSTE. — Puis-je savoir si j'ai jamais rencontré quelqu'un qui eût une fille de ce nom ?

MME DOBROYSKA. — Vous avez un procès avec lui.

RADOSTE. — Je n'ai de procès avec personne.

ANGÉLIQUE (*à part, à sa mère*). — Il ne veut pas avouer.

RADOSTE. — Qu'avait-il donc dans la tête ?

MME DOBROYSKA. — Vous vous appellerez au moins votre duel.

RADOSTE. — Mon duel ? (*Il fait un geste d'indignation*). Mais que n'a pas inventé ce mauvais sujet ?

MME DOBROYSKA. — Mais calmez-vous donc !

RADOSTE. — Madame, je l'ai vu, je l'ai pressenti ; je savais que ce fou allait commettre des extravagances sans fin, et, ce qui m'affecte le plus douloureusement, ce que personne sans doute ne voudra croire, c'est que tout dernièrement encore, je ne lui ai pas ménagé les sermons. Que faire ? Ah ! je sais ! Il me reste un dernier avis à lui adresser. (*Il sort vivement.*)

ANGÉLIQUE. — Ah ! maman, courez après lui, arrêtez-le !

MME DOBROYSKA. — J'Y cours.
ANGÉLIQUE. — Plus vite !
MME DOBROYSKA. — Je cours de toutes mes forces.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, GUSTAVE (au fond de la scène)

ANGÉLIQUE (sans voir Gustave). — Radoste est vil, mais il est bon au fond. Les prières, les larmes le toucheront à la fin ; il pardonnera et Gustave partira d'ici et puis... je le pleurerai, et il ne me plaindra même pas, il m'oubliera !

GUSTAVE. — Non, jamais !

ANGÉLIQUE. — Ah !

GUSTAVE. — Non, jamais les liens qui nous unissent ne se briseront !

ANGÉLIQUE. — Fuyez !

GUSTAVE. — Pourquoi ?

ANGÉLIQUE. — Ton oncle te menace et te maudit.

GUSTAVE. — Il accueillerait mes excuses.

ANGÉLIQUE. — Il nie tout.

GUSTAVE. — C'est une idée à lui.

ANGÉLIQUE. — Comment ! Une idée ?

GUSTAVE (avec assurance). — Oui, oui.

ANGÉLIQUE (suspensivement). — Je le croyais sur parole.

GUSTAVE. — Et tu tremblais ?

ANGÉLIQUE (nativement). — Mais, au contraire...

GUSTAVE. — Réfléchis bien à quel embarras l'exposerait le retour de notre ancienne situation. (Après une pause.) L'amour qui t'est si désagréable reparaitrait. (Une pause.) Ta mère pourrait peut-être me favoriser.

ANGÉLIQUE. — Oh ! elle m'aime tant !

GUSTAVE. — Alors, qu'arriverait-il ?

ANGÉLIQUE (embarrassée). — Que dois-je dire ? Pourquoi m'adresser cette question ?

GUSTAVE (lui prenant la main). — Ah ! tu peux ne pas croire à la magie d'un regard se glissant lentement pour se reposer dans tes yeux, au tremblement de la main qui saisit la fièvre, à la voix qui commence à pénétrer dans ton âme, mais aie foi, au moins, en ton intime sentiment. Ce n'est que l'amour qui puisse enfanter l'amour. Ton cœur est-il muet ?

ANGÉLIQUE (fixant sur lui son regard). — Non.

GUSTAVE (la prenant dans ses bras). — Angélique !

ANGÉLIQUE. — Gustave ! (s'arrachant tout à coup de ses bras.) Et l'autre ?

GUSTAVE. — C'est toi qui l'étais et l'es toujours.

ANGÉLIQUE. — Comment, cette Angélique ?

GUSTAVE. — Je n'en connais aucune autre que toi.

ANGÉLIQUE. — Tu ne me trompes pas ?

GUSTAVE. — N'aie aucune crainte. Je me suis servi d'une trahison bien innocente ; mais, aurais-je pu l'inspérer des sentiments plus favorables si je n'avais pas eu le talent de me rapprocher de toi malgré tes préventions ?

ANGÉLIQUE. — Tu n'as donc pas eu d'autre amour ? Ce n'est donc pas un changement ? Je suis la seule ?

GUSTAVE. — La seule que j'aime.

ANGÉLIQUE. — Et Clara ?

GUSTAVE. — Elle obtiendra son pardon, car elle aime Albin et en est aimée.

SCÈNE VII

LES MÊMES, RADOSTE, MADAME DOBROYSKA

(Radoste et Mme Dobroyska arrivent essoufflés ; le pre-

mier peut à peine parler. Gustave part d'un éclat de rire.)

RADOSTE (à Mme Dobroyska). — Eh bien ! Madame, il rit encore !

MME DOBROYSKA. — Mais oui.

RADOSTE (s'avançant, l'air le plus sérieux du monde, vers Gustave). — Monsieur !

GUSTAVE. — Oh ! oh !

RADOSTE (un peu décontenancé). — Oh ! oh ! Entendez-vous, Madame ? il ose encore me dire : oh ! oh ! Vite, avoue toutes les sottises par lesquelles tu as justifié mes craintes prophétiques ! De quelle Angélique, où et depuis quand, es-tu donc amoureux ?

GUSTAVE (prenant Angélique par la main). — De quelle Angélique ? De celle-là.

RADOSTE (se retournant vers Mme Dobroyska). — Ah !

GUSTAVE (à Angélique). — N'est-ce pas vrai ?

ANGÉLIQUE. — Oui.

RADOSTE. — Voyez donc ! Comprenez-y quelque chose ! Vous venez de l'entendre. Et ce duel, mon cher Monsieur ?

GUSTAVE (le prenant à part). — Vous savez bien, mon oncle.

RADOSTE (plus haut). — Quoi ? Comment ?

GUSTAVE (encore plus haut). — A la Redoute.

RADOSTE (à voix basse). — Chut ! chut !

GUSTAVE (haut). — Il s'agissait de...

RADOSTE (veulant lui fermer la bouche). — Taisez-vous, mauvais sujet !

GUSTAVE. — A ce que je crois...

RADOSTE (de même). — Mais taisez-vous donc ! un peu plus de raison !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ALBIN accourant et suivi de CLARA

ALBIN (criant aux oreilles de Radoste). — Vous me tuez avant d'épouser Clara.

RADOSTE (reculant effrayé). — Quelle diable d'histoire encore ?

CLARA (cherchant à calmer Albin). — Albin !

RADOSTE (se frottant les oreilles). — C'est donc moi qui veux épouser Clara ?

MME DOBROYSKA. — Quel est ce nouveau conte ?

RADOSTE. — Mais c'est une véritable épidémie. Voilà un nouveau fou. Qui vous a dit cela, Albin ?

ALBIN. — Vous-même.

RADOSTE. — Vous avez donc pris la plaisanterie au sérieux ?

CLARA. — Pourquoi avez-vous fait une demande à mon père ?

RADOSTE. — Moi ? quand ? Qui l'a dit ?

CLARA. — Gustave.

RADOSTE. — Qu'est-ce qui a pu vous porter, carissime neveu, à me prêter l'idée de ce mariage ?

GUSTAVE. — Je voulais faire peur à Clara.

RADOSTE. — Ah ! par exemple, c'est joli de se servir de moi comme d'un épouvantail pour les jeunes filles ! Mais vous, Albin, pourquoi dirigez-vous ainsi votre vengeance contre moi, puisque c'est Angélique que vous aimez ?

ALBIN. — Qui ? moi ? qui pourrait l'avoir dit ?

RADOSTE. — Gustave.

CLARA. — Oui, Gustave.

GUSTAVE. — Oui, Gustave, l'étourdi qui a inventé et embrouillé toutes ces intrigues. Maintenant, c'est le dénouement qui arrive (prenant la main d'Angélique et s'agenouillant devant Mme Dobroyska.) C'est ici, Angélique, que notre sort doit se décider.

MME DOBROYSKA (le relevant). — Tout est compris.

RADOSTE. — Mais tout m'étonne encore.

MME DOBROYSKA (unissant Gustave à Angélique). — Je te confie le bonheur de ma fille.

GUSTAVE. — A présent, occupons-nous des autres. (D'un ton impératif) Albin, approche.

MME DOBROYSKA. — Qu'est-ce que vous en dites, Clara?

GUSTAVE. — Elle le veut, elle le veut, je vous le garantis.

CLARA. — Mais...

GUSTAVE. — C'est fait.

CLARA. — Ah ! je voudrais bien ne pas le vouloir !

ALBIN. — Vous ne le pouvez donc pas ?

CLARA. — Je suis forcée de l'aimer.

GUSTAVE. — Que celui-ci vous unisse, à qui toute gloire est due. (Avec gravité.) Soyez heureux autant que vous vous aimez. (Tout bas à Clara.) Eh bien ! les vœux se sont-ils envolés ? (À Albin.) Et toi, auras-tu toujours besoin d'un conseiller ? (Haut.) Ainsi, il y a pour tous un dénouement heureux.

RADOSTE. — Mais, mon petit Gustave, sur mon âme, je n'y entends rien encore.

GUSTAVE (le serrant dans ses bras). — Mon cher oncle, voilà le fruit de vos salutaires conseils !

FIN

NOTRE ACTION

AU COMITÉ LYONNAIS

Des abonnements pour Poznan

Grâce aux démarches de Mme BARRETT-SMILKOWSKA, vice-présidente du Comité lyonnais, et de M. CARRÉ, professeur à la Faculté des Lettres, de la *Bratnia Pomoc*, l'Association d'entraide fraternelle des étudiants de Poznan, recevra de l'ALLIANCE FRANÇAISE DE LYON quatre abonnements : au *Temps*, aux *Débats*, à l'*Opinion* et à la *Revue des Deux-Mondes*.

Cet important cadeau va causer bien de plaisir à nos amis les « académiciens » de Poznan et à leur aimable bibliothécaire, M. CASIMIR GARSZYNSKI.

Voilà des étrennes ! et... un exemple à suivre !

Une Conférence de Mgr Lutoslawski.

Député de la Diète de Pologne

On n'est jamais, dit-on, si bien servi que par soi-même, et c'est pourquoi beaucoup ne laissent à personne le soin de chanter leurs éloges et de proclamer la réussite de leurs entreprises.

Cette coutume est généralement blâmée par les esprits délicats. J'ose cependant relater ici le succès de la manifestation polonaise organisée par le Comité lyonnais des « Amis de la Pologne » avec la précieuse collaboration de la direction des œuvres diocésaines. J'ai trois bonnes raisons de le faire ; la première, c'est que ce succès fut véritable ; la seconde, c'est que les « Amis de la Pologne » poursuivent un but absolument désintéressé ; la troisième, c'est qu'en travaillant pour la Pologne, les « Amis de la Pologne » travaillent aussi pour la France ; Mgr Lutoslawski nous l'a magnifiquement prouvé hier soir.

Le soir, à 6 h. 1/2, dans les salons Berrier et Milliet, un dîner intime fut offert à Mgr Lutoslawski par la direction des Œuvres diocésaines et le Comité lyonnais des « Amis de la Pologne ». A ce dîner participaient Mgr Faugier, vicaire général et recteur de Fourvière ; M^r Jacquier, doyen de la Faculté catholique de droit ; le chanoine Gailland, directeur des Œuvres diocésaines ; M. Jean Rzewuski, consul de Pologne ; M. Sallès, président du Comité lyonnais des « Amis de la Pologne » ; les abbés Rouchouze, Bailly, Bérardier et La Mache ; le R. P. Roulet, MM. Charrat, Crétinon, Brac de la Perrière, Marius Gonin, Heinrich, Lucien Brun, Marrel, Rivet, Rodet et diverses personnalités du monde catholique lyonnais.

Mgr Faugier prononça au dessert une délicieuse allocution au cours de laquelle il évoqua les traits de ressemblance entre l'âme française et l'âme polonaise.

Mgr Lutoslawski répondit en exaltant la noblesse de l'âme française ; il but à l'honneur, à la gloire et à l'amitié de la France et de la Pologne.

M. Antoine Sallès salua Mgr Lutoslawski au nom du Comité lyonnais des « Amis de la Pologne » et rappela tous les souve-

nirs qui rattachent à la Pologne notre ville qui prit, en 1831 et en 1863, l'initiative de l'organisation des secours en faveur des émigrés polonais et des victimes des insurrections.

**

La conférence de Mgr Lutoslawski avait réuni salle Saint-Jean, rue Sainte-Hélène, un très nombreux public qui se pressait devant la salle bien avant l'ouverture des portes. Citer les noms des personnalités qui assistaient à cette conférence est impossible. Toute l'élite intellectuelle lyonnaise et tous les représentants autorisés des milieux financiers et industriels de notre ville avaient répondu à l'appel des organisateurs. Nous devons nous borner à relever la présence triplement significative de M. Coignet, sénateur du Rhône, président de la Chambre de commerce de Lyon ; de M. Jean Lépine, doyen de la Faculté de Médecine de Lyon, membre correspondant de l'Académie de médecine et de M. Achille Lignon, président de la Société de la Foire de Lyon, ancien président du Tribunal de commerce.

M^r Jacquier, ancien bâtonnier, doyen de la Faculté catholique de droit, présenta le conférencier. Et cette présentation fut le premier attrait de la soirée. Avec son habituelle éloquence, M^r Jacquier évoqua la destinée douloureuse de la Pologne martyre que le grand Mickiewicz appelait « le Christ des Nations », puis il glorifia la Pologne victorieuse.

Salué par d'enthousiastes applaudissements, Mgr Lutoslawski prit ensuite la parole. Il est bien difficile de résumer son admirable conférence qui dura près de deux heures et fut fréquemment interrompue par les applaudissements de l'auditoire, immédiatement conquis par l'éloquence chaude, vivante, imagée du député polonais. Mgr Lutoslawski parla un français impeccable ; sans l'aide d'aucune note, il exposa avec une ferme clarté toute l'histoire politique de la Pologne du X^e siècle à nos jours ; il montra la saisissante identité de cette histoire avec celle de la France. Comme la France, la Pologne n'entreprit jamais de guerres de conquêtes, mais seulement des guerres de protection et parfois des guerres dans lesquelles elle ne défendait pas ses intérêts, mais ceux de ses voisins injustement attaqués, et ceux aussi de la civilisation latine et de la foi catholique, dont la Pologne et la France furent toujours les hardis champions.

Les luttes de la Pologne contre la Russie, l'Autriche et la Prusse furent rapidement esquissées par Mgr Lutoslawski, qui démontra que la Pologne elle-même fut responsable de ses malheurs en se montrant trop magnanime dans la victoire. C'est la Pologne qui permit la création de la Prusse en tolérant le reniement, la laïcisation des chevaliers Teutoniques qui trahissaient la cause sainte pour la défense de laquelle ils avaient été créés. C'est la Pologne qui permit à la Russie de continuer à vivre en libérant trop généreusement des tsars souvent vaincus et faits prisonniers par les Polonais. C'est encore la Pologne

qui sauva l'Autriche par la victoire de Jean Sobieski sur les Turcs à Chocim, en 1673, et par la délivrance de Vienne, par le même Sobieski, en 1683.

Avec une surprenante souplesse, une clarté et une précision admirables, Mgr Lutoslowski aborda tous les problèmes qui intéressent la France et la Pologne. Il signala le danger allemand, le danger russe et aussi le danger britannique. Tout favorise cet étonnant orateur, aspect physique, aisance du geste, timbre chaud et vibrant de la voix et surtout classement merveilleusement précis des idées. Pas de phraséologie; tous les mots portent et sont utiles.

Mgr Lutoslowski a obtenu un très vif succès qui n'a pas étonné ceux qui connaissent déjà son talent oratoire et parmi eux MM. les professeurs Jean Lépine, Mourriquand, Collet, Piery, Rzewuski, G. D. Rodanski et le signataire de ces lignes.

A l'issue de cette réunion, un grand sceptique me disait : « Vos éloges anticipés nous paraissent exagérés; mais je dois reconnaître qu'ils étaient bien au-dessous de la réalité. Je suis plus que conquis : emballé. »

Paul BERTHELET.

Une Conférence de M. Paul Berthelet : « La Pologne pittoresque »

La « Ruche lyonnaise » a inauguré sa première série de conférences par une causerie de M. Paul Berthelet, secrétaire général du Comité lyonnais des « Amis de la Pologne », sur la « Pologne pittoresque ».

Cette causerie a été faite au siège de la « Ruche » dans la coquette salle de l'Harmonie lyonnaise, devant un public nombreux et choisi, composé d'adhérents et d'amis de la « Ruche », de la colonie polonaise de Lyon et des membres du Comité lyonnais des « Amis de la Pologne ».

M. Paul Berthelet promena ses auditeurs dans les grandes villes polonaises, dont il conta les souvenirs, décrivit les monuments et précisa la situation actuelle. Successivement, il évo-

qua Poznan que l'ex-kaiser s'efforça, mais en vain, de germaniser; Varsovie, la ville élégante et fière qui ne mérita jamais cette réputation de légèreté que certains lui ont faite; Cracovie, qui n'est pas seulement un musée charmant, mais le véritable reliquaire de la Pologne, Cracovie dont le Wawel — ancienne résidence royale — abrite les tombeaux des rois et aussi des grands serviteurs de la Pologne : Kosciuszko, Tomiatowski et Mickiewicz.

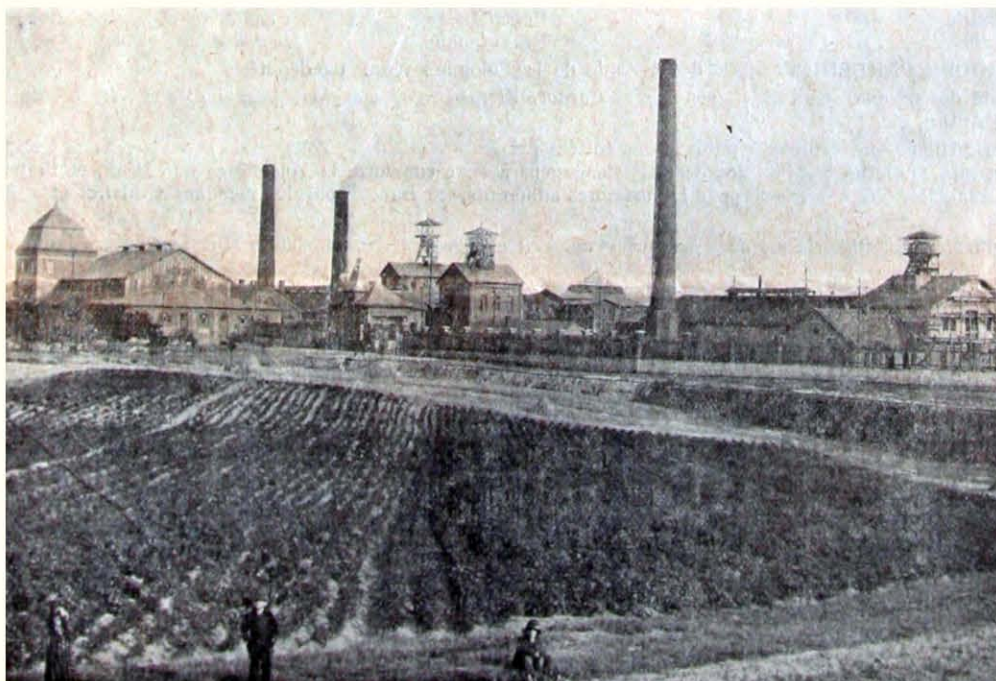
Puis ce fut Lwow, cette porte de la Pologne sur la Russie; grande et belle ville, active, enthousiaste et héroïque aussi, que ses habitants, hommes, femmes, enfants et vieillards défendirent si vaillamment contre les Ukrainiens.

Et l'on entendit des histoires touchantes, navrantes ou amusantes de la petite reine Edwige et de son époux Jagello, de saint Stanislas, évêque un peu remuant que Boleslas-le-Hardi calma brutalement en le faisant mettre à mort et couper en morceaux; de Marie de la Grange d'Arquien, veuve d'un Zamoycki, qui épousa Jean III Sobieski et en fit un roi en mettant en lui des ambitions qui ne s'implantèrent pas facilement dans l'esprit de ce grand garçon intelligent et brave, mais un peu indolent.

M. Paul Berthelet nous montra ensuite une Pologne inconnue: la Pologne heureuse. Même au plus fort de ses souffrances, la Pologne, qui jamais ne désespéra, conservait une gaieté dont on retrouve la trace dans les œuvres de tous ses poètes, de tous ses musiciens, de tous ses artistes. Et le conférencier termina en montrant que fut toujours exact le sublime barbarisme du grand Mickiewicz s'écriant devant son auditoire du Collège de France : « La Pologne! elle a « mouru » trois fois, mais elle est toujours vivante. »

Cette intéressante réunion de la « Ruche » se termina par l'audition de poèmes français à la gloire de la Pologne, et par les œuvres de poètes modernes polonais.

Ces poèmes furent dits magnifiquement par M. Francisque Ranaud, des « Spectacles d'Art libre », qui recueillit des applaudissements chaleureux et mérités.



La Pologne travaille.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député ; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY ; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.
Membres du Conseil d'administration : Mlles MESPOULET, L. VEYRE ; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ ; KERVAREC, agrégé d'histoire ; CHARLES MARIE, Docteur ès-sciences ; A. MERLOT, Directeur de la Pologne ; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgr BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORCE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHEL, membres de l'Institut ; ABEL LEFRANC ; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France ; AULARD, ANDRÉ LALANDE, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne ; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit ; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud ; A. FONTAINE, Inspecteur général ; LATREILLE, de l'Université de Lyon ; GEORGES WEILL, de la Faculté des Lettres de Caen ; BERNUS ; GEORGES BIENALMÉ ; BOURDELLE, sculpteur ; FERDINAND BUISSON ; PAUL CAZIN ; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français ; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales ; HERRIOT, Maire de Lyon ; JANVIER, Maire de Reunes ; ANDRÉ LICHTENBERGER ; Généraux MALLETERRE, DU MORIEZ, NIESSEL, PAU, WEYGAND ; D^r NICAISE ; D^r JULIEN NOIR ; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France ; LOUIS RIPAUT ; LÉON ROBELIN ; J.-H. ROSNY, aîné ; Mme YVONNE SARCEY ; MARC SANGNIER ; GABRIEL SARRAZIN ; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de *revivifier l'ancienne amitié franco-polonaise* ; et cela, *dans l'intérêt même de notre patrie*.

NOS COMITES REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

Lyon	Clermont	Beauvais	Le Havre	Nantes
Marseille	Caen	Versailles	Chambéry	Laval
Soissons	Rennes	Draguignan	Bayonne	Rouen

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 180 députés.

Il existe des GROUPEs SCOLAIRES aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, Hoche, aux Collèges Chaptal, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres). L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse